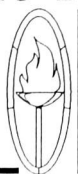




Sport et/est éthique

LES CAHIERS DU
PANATHLON

LES CAHIERS DU
PANATHLON



Les Cahiers du Panathlon n° 3

collection de thèmes sportifs

éditée par "Panathlon International"

dirigée par Claudio Bertieri

design: Mirko Fantoni

*Ce Cahier est édité sur une initiative conjointe
de l'UNESCO et du Panathlon International.*

©Panathlon International 1993

Villa Porticciolo

V.le G. Maggio, 6

16035 Rapallo (GE)

Sport et/est etique

de Ariel Morabia



*Ce fascicule de la collection
"Cahiers du Panathlon International"
est publié en accord avec la Direction
"Jeunesse et Sport" de l'UNESCO,
avec la contribution du plus haut organisme
éducatif et culturel international.*

*La valeur qu'a pour le Panathlon
l'éthique, ainsi que la culture, dans la pratique
sportive, est déclarée à l'article premier de
nos Statuts.*

*L'exigence de
proclamer, défendre et diffuser la
moralité du sport, comme instrument de
formation de l'homme et comme véhicule
d'amitié entre les peuples,
est en effet à la base même de la raison d'être
de notre Mouvement.*

*La recherche d'Ariel Morabia, commandée
par l'UNESCO, secteur "Jeunesse et Sport",
va dans cette même direction.*

*L'UNESCO parle de l'éducation de l'homme
aux
gouvernants et à plusieurs organisations non
gouvernementales.*

*Le Panathlon perçoit le vécu sportif quotidien,
est engagé dans un dialogue avec lui,
veut être le témoin d'un horizon
d'espérance pour les jeunes de toutes terres,
religions et milieux sociaux.*

*Nos treize mille Membres, nos trois cents
Clubs, qui opèrent sur deux continents, ne sont,
nous le savons bien, que peu de chose
face au défi entre les valeurs idéales et les
intérêts matériels énormes qui sont en
conflit avec le sport.*

*Mais, en hommes de bonne volonté,
nous répondons :
"si ce n'est maintenant, quand ?".*

*Le Président International
Antonio Spallino*



Le sport e(s)t une éthique

Introduction: L'origine d'un problème

Qu'est-ce que le sport? Nul ne se posera spontanément la question tellement la réponse est évidente, inscrite dans notre conscience par les discours, les media, la mode ou l'enseignement. On peut faire montre d'esprit sportif ailleurs et hors de la pratique du sport et même, par une déviance sémiologique, rendre ce caractère ostensible dans son apparence extérieure. Le sport renvoie aussi bien à un état d'esprit : se montrer désintéressé, entreprenant, loyal et garder le sourire en cas d'échec, qu'à un phénomène de mode : le "sportswear", qui s'est d'ailleurs élargi du vêtement à l'ensemble des produits de consommation, qu'à une pratique sociale spécifique ou à un ensemble spécifique de pratiques sociales.

Nous venons de mettre en place une sémantique plutôt qu'une définition fondamentale, et nous trouvons dans la première la raison qui rend si problématique la seconde: pour reprendre un concept-clé de la sociologie structuraliste, le sport est un "fait social total" (Marcel Mauss), c'est-à-dire un phénomène lié à l'ensemble des traits d'une société : ses représentations, ses rites, ses valeurs, son économie, son esthétique ... en ce qu'il les intègre dans leur globalité, en reproduit les clivages et les contradictions tout autant qu'il est intégré par le social et influe sur lui. En bref, il s'agit d'un objet surdéterminé.

C'est à partir de cette surdétermination que nous devons comprendre l'ambiguïté fondamentale de la définition générique qui fait consensus chez les seuls lexicographes et qui veut que le sport soit une "activité physique exercée dans le sens du jeu, de la compétition, de la lutte et visant à améliorer sa condition physique" (Grand Dictionnaire encyclopédique Larousse, 1985).

Prenons la première partie de la définition : une activité physique ludique est mise sur le même plan qu'une rixe, cependant que tous les jeux de plein air ne renvoient pas systématiquement à une activité sportive, et que la rixe, le duel ou les opérations de commando aéroportées semblent s'opposer de façon radicale au sport : aussi le tiers terme de "compétition" physique cherche à modéliser la définition et, s'il réussit à faire un décalque de son définiens (ce qui est l'objet de la lexicographie), ce n'est qu'en restreignant le phénomène à un système institutionnalisé de mesure, c'est-à-dire en le finalisant comme fait social collectif : la compétition.

Tous les sportifs n'atteignent pas cette forme institutionnalisée par les fédérations ni cette frange ultime qu'est la compétition visant au record, la seconde partie de la définition élargit le phénomène au tout venant, à l'ensemble des membres de la communauté en tant qu'ils ont tous pratiqué le sport scolaire (grâce, entre autres choses, aux divisions de la jeunesse et des sports de l'UNESCO qui ont contribué à l'instauration des structures spécifiques dans l'ensemble des états membres), en ajoutant l'amélioration de la "condition physique".

Autrement dit, la définition générique que nous propose ce dictionnaire (que nous avons choisi parce qu'il donne, comparé à d'autres, la définition la moins maladroite possible) s'efforce de rendre compte du phénomène et aboutit à conforter la surdétermination du concept en laissant transparaître un postulat normatif implicite à ses contradictions internes.

Vouloir définir le sport revient à vouloir assigner une fin a priori au phénomène, lequel se montre à la fois perméable et rebelle à toute détermination. Le sport est à la fois dans l'histoire, objet d'une histoire et histoire lui-même en tant qu'il est un fait social total. Ainsi, la définition générique du Grand Dictionnaire encyclopédique Larousse s'appuie sur un système de déterminations et de représentations. Tout d'abord, un mythe fondateur unificateur dont Jean Giraudoux rend assez bien compte : "Le sport est le seul moyen de conserver dans l'homme les qualités de l'homme primitif. Il assure le passage de l'ère de pierre écoulée à l'ère de pierre future, de la préhistoire à la posthistoire. Il se pourra, grâce à lui, qu'il n'y ait aucune trace des méfaits de la civilisation (c'est nous qui soulignons). Car le sport consiste à déléguer au corps quelques-unes des vertus les plus fortes de l'âme: l'énergie, l'audace et la patience. C'est le contraire de la maladie." (Maximes sur le sport, 1928).

En même temps, ce mythe renvoie à un idéal d'accomplissement du sujet par l'harmonie du corps et de l'esprit, qui date de la Renaissance dont l'un des mots d'ordre fut "cultiver son corps".

Enfin le système de représentation qui gouverne cette définition renvoie à un paradoxe sociologique qui veut que, au cours de la dernière décennie, la pratique possible du sport se soit à la fois vulgarisée au point de ne plus constituer, dans les faits sinon dans l'esprit, de critère de discrimination socio-économique et scindée radicalement entre une pratique moyenne et une frange ultime réservée à une élite, la compétition, lesquelles sont radicalement différentes et imperméables l'une à l'autre.

C'est de cette distance qu'entretient le concept de sport vis-à-vis de toute détermination que nous pouvons, à un niveau réfléchi, déduire son apparente gratuité - le sport est une activité non productive, ne visant pas d'autre fin que lui-même; certains diront une activité inutile voire nuisible - comme spécificité irréductible d'une essence.

En même temps, sa dimension de "fait social total" nous semble l'indice non pas d'une totalisation (qui impliquerait la nécessité de déterminations), mais d'une structure totalisante, d'un système global : d'une éthique.

Notre objet sera donc d'esquisser une phénoménologie du sport visant à voir que, du point de vue de son essence, il se manifeste comme une éthique spécifique et irréductible à autre chose qu'à elle-même.

Il ne s'agit dès lors plus de le définir mais de voir ce qu'il constitue.

I

Notre hypothèse de départ

1

L'échec de tout présumé

Cette réflexion est née du constat d'une rupture : l'activité physique de l'homme est passée d'une pratique à une symbolique, apparemment de façon mimétique; ainsi voit-on, par exemple, en 510 avant notre ère, apparaître à Olympie une épreuve de course en arme ou "hoplitodrome" à l'époque même où une structure militaire d'idéal "isonomique" se substitue à l'idéal archaïque du combat singulier des chefs et des héros.

Nous parlons là de rupture face à la difficulté de mettre en place les modalités immédiates d'une transition. Recourir à un présumé d'ordre anthropologique qui serait que le mouvement est aussi naturel à l'homme que le repos, redoublé d'un présumé psychologique qui voudrait que l'homme ait tiré plaisir de sa propre activité physique pour elle-même, reviendrait à vouloir substituer à un mythe fondateur archaïque - tel celui d'Héraklès, d'origine mycénienne, ou le mythe celtique de Cuchulainn - un "mythe" positiviste.

Autrement dit la faille de sens reste toujours béante.

De plus, tandis que les premiers rendent compte du phénomène de la manière totalisante qui est propre aux mythes fondateurs, le second échoue à servir de point de départ spécifique à une analyse du sport. Il ne permet pas d'accéder au concept. L'activité physique gratuite et ludique n'a effectivement pas la spécificité du sport, surtout si l'on entend par gratuité la stricte absence de finalité productive. De même la distribution de la notion de performance n'assure pas non plus de démarcation en tant qu'elle ne renvoie en elle-même qu'à une stricte modalité d'accomplissement.

Ces réflexions sont illustrées de façon assez remarquable dans un épisode de l'Odyssée sur lequel nous allons nous appuyer.

Au chant V, vers 388 à 437, Ulysse nage pendant deux jours et deux nuits vers Skyros (aujourd'hui plus connu sous le nom de Corfou), la côte des Phéaciens, qu'il atteint "la peau de tout son corps tuméfiée... sans haleine et sans voix... son énergie vitale totalement relâchée".

Au chant VI, vers 48 à 109, Nausicaa et ses servantes jouent à la balle sur la grève, tandis que leur linge sèche au soleil. Au chant VIII, vers 131 à 233, Ulysse, en proie à la nostalgie, ayant refusé de participer aux festivités puis aux Jeux organisés par les Phéaciens, est raillé par Laodomas et insulté par Euryalos.

Il relève alors ce qu'il perçoit comme un défi et, sans prendre la peine de se dévêtir, saisit un disque disproportionné et le lance avec une puissance et à une distance telles que cela constitue un "record" absolu dûment constaté par Athéna.

Ulysse est marqué du signe de la surhumanité, autrement dit de la performance pure. Dans la première situation, il accomplit une performance physique contre les éléments. En tant qu'elle est finalisée par ce que nous pourrions appeler la volonté de survivre, elle échappe au cadre du sport par son absence de gratuité. En tant qu'elle constitue un rapport de forces incommensurables - métaphorisé par le conflit entre Posidon et Ulysse, entre le non-humain et la frange ultime de l'humanité qu'est le surhumain - elle est sans doute au-delà du sport.

La seconde situation s'apparente au jeu en tant que plage de répit dans un temps de travail. Étant donné la faible performance que constitue l'échange de la balle dans lequel ce groupe de jeunes filles trouve son divertissement, on pourrait dire que cette activité physique est en-deçà du sport. Ce jugement de valeur doit cependant être pondéré. Pas plus qu'Ulysse, Nausicaa et ses servantes n'ont le souci d'établir une performance, et sans doute est-ce par là que l'on peut esquisser une ligne de démarcation qui fait ressortir l'activité des jeunes filles à un domaine qui n'est pas celui du sport. Cependant, à lire de près la description que donne Homère de cette scène, nous découvrons qu'elle renvoie à une esthétique totale plutôt qu'à un délassement. Le jeu consiste à se faire des passes et à faire durer les échanges le plus longtemps possible. La scène constitue un moment d'harmonie collective où se pratique une activité rituelle de communion.

Une autre description plus détaillée mais moins frappante de jeu de balle apparaît au chant VIII, vers 370 à 380, où il est renvoyé à la danse.

Il s'agit donc d'une activité physique visant l'harmonie par l'esthétique - ce à quoi, d'ailleurs, Homère est d'autant plus sensible qu'il accentue le trait, mettant en scène un groupe de jeunes filles qui se mettent elles-mêmes en scène pour elles-mêmes, créant un tableau intime et joyeux, légèrement narcissique, dans lequel Ulysse va faire irruption. Il ne s'agit donc pas de sport. Cependant, à l'heure actuelle, la dimension de performance de certains sports tend à intégrer une dimension esthétique : le patinage artistique existe officiellement depuis le début du siècle, depuis une quinzaine d'années on voit apparaître la natation artistique, qui intègre à l'aspect performatif des figures imposées celui d'une chorégraphie. De même, l'évolution actuelle que connaît la chorégraphie tend à intégrer des performances empruntées à la gymnastique et à l'acrobatie. S'agit-il de spectacle ou déjà de sport ? Les deux domaines tendent à s'interpénétrer.

La troisième situation, par contre, ressortit explicitement au sport : la performance d'Ulysse s'inscrit dans un cadre normé, dans un espace spécifique qui est celui de l'agora et dans un temps ritualisé. Nous voyons poindre ici la structure globale totalisante par laquelle le sport s'est à la fois dévoilé et camouflé à nous. La totalisation se manifeste déjà par le mot grec *âthlon* (vers 133), qui répond à ce que nous concevons sous la notion de sport et dont la traduction consacrée est "Jeu".

A l'origine, ce mot renvoyait au paradigme de la douleur, de la souffrance, de l'outrage, puis du combat et de la lutte : par glissement de sens, il va désigner celui de la compétition physique qu'il va finir par englober, désignant à la fois l'épreuve elle-même, l'espace dans lequel elle se déroule et le prix qui la sanctionne (ce dernier était traditionnellement - et initialement - une couronne d'olivier sauvage, la dimension sacrée à laquelle étaient associés les Jeux ne permettant pas d'autre récompense).

C'est cette même totalisation qui rend compte de la performance d'Ulysse comme d'une performance sportive : en effet, celle-ci excède toutes les normes. Pour employer le langage du sport, le handicap d'Ulysse rend sa performance absolue, c'est-à-dire hors de toute mesure qualitative et quantitative susceptible de rendre possible l'établissement d'un record. Il faut au moins l'intervention du divin - Athéna - pour que ce disque lancé à l'infini passe de la performance absolue au record absolu. C'est à partir de ce moment qu'Ulysse pourra à son tour lancer un défi au Phéaciens. Le surhumain se

trouve constitué en partie intégrante de l'humain. L'insolent défi que relève Ulysse constitue, à l'époque archaïque, le moment de naissance d'un événement sportif, c'est-à-dire le transfert d'un combat réel (âthlon) en une compétition symbolique et ritualisée (âthlon).

Dès lors, à partir de la stricte analyse de ce texte mythique référée à des données historiques et linguistiques, nous pouvons instaurer en hypothèse significative le constat a posteriori que le sport est le passage d'une activité finalisée et pratique à une activité gratuite et ritualisée, qui va peu à peu devenir

autonome et symbolique en posant ses propres règles et structures, et que sa nature de "fait social total" va faire accéder à la dimension éthique.

Il convient tout d'abord de mettre plus précisément en place cette notion d'éthique à laquelle nous associons le sport. Il faut en effet éviter le contresens qui tendrait à confondre l'éthique et la morale, sous peine de retomber dans la série des postulats normatifs idéologiques que nous évoquions plus haut. L'éthique n'est pas une morale, autrement dit un ensemble de règles positives prescrivant les mœurs d'une société à un moment donné de son histoire. La notion de sport ne saurait se confondre avec un état des mœurs, même si l'histoire des sports reflète l'évolution de celui-ci, sous peine de perdre son caractère irréductible en se diluant dans sa propre transparence - ce qui constituerait une inconsistance logique - ou de voir son apparente gratuité s'ouvrir à l'aliénation. Nous entendons ici par ce mot une régression au plus bas niveau du social qui transformerait le sport en une ruse du politique où la compétition du capitalisme ultra-libéral serait sublimée en une mystique de l'individu, et le totalitarisme en une communion collective. Il est d'ailleurs remarquable de voir la manière dont les distorsions idéologiques peuvent s'exercer sur et à propos du sport, en tant que le sport a toujours pu être dévoyé par la politique. D'où la suspicion qui a pesé sur l'olympisme, dont l'idéal s'est aussi donné comme un retour à une mythologie totalisante, à un culte collectif, soulevant par contrecoup de violents réquisitoires. Ce que nous entendons par éthique est le contraire de ces avatars de fonctionnement comme des surcroûts contre lesquels certains se sont insurgés.

Nous pouvons la définir comme le constat d'un rapport d'équilibre manifeste et global, c'est-à-dire un acte à la fois d'instauration et de dévoilement qui procède du jugement.

Au sens premier, le mot "éthos" désigne le lieu

II

La mise en place des notions

1

L'éthique

défini dans sa spécificité et sa familiarité : une manière de lion, un nid, un domicile, un endroit boisé ... par abstraction, il a fini par désigner le caractère spécifique, le mode d'être en tant que tel, puis, par extension, l'état des choses et le rapport de sens qui leur confère leur caractère de spécificité et de familiarité. Ainsi l'éthique sera le processus qui nous permettra d'accéder au monde, comme lieu nécessairement familier, donc d'en saisir le rapport de sens qui nous permettra de l'habiter au lieu de nous "trouver". C'est à partir de ce rapport de sens qu'il nous semble que l'on puisse trouver la dynamique indispensable à cohérer nos analyses. Nous avons vu que le phénomène sportif ne saurait trouver de fondement ailleurs que dans le mythe; nous découvrons le risque d'un fondement qui puisse être indûment posé, qui soit le fruit frauduleux d'une idéologie qui usurperait le sport. C'est pourquoi nous nous proposons d'abandonner toute volonté de fondation au profit d'une genèse, à partir d'une source que l'on pourrait peut-être exprimer en reprenant cette proposition de Spinoza : "Cum Mens se ipsam, suamque agendi contemplatur, laetatur, et eo magis, quo se suamque agendi potentiam distinctius imaginatur". <Lorsque l'esprit se contemple lui-même, lui et sa puissance d'agir, il se réjouit (mais "laetatur" peut aussi se traduire par "il s'acclimate"), et ce d'autant plus qu'il s' imagine plus distinctement, lui et sa puissance d'agir.> (Ethica, III, prop. 53) ... qui est elle-même éthique.

2

La genèse du sport

Étymologiquement, très exactement par dérivation au travers de l'anglais, au cours du XIV^e siècle, d'un vieux mot français dont l'une des premières occurrences se trouve dans un roman de l'école normande de la fin du XII^e siècle : L'Enéas, le sport est un "desport". Autrement dit, il est un passe-temps, un divertissement, un ensemble de pratiques servant à passer un moment agréable. La dimension ludique semble donc prépondérante, au point que le jeu devient un genre littéraire issu du culte puis des cours et des salons : le Jeu d'Adam, qui est un drame semi-liturgique de la fin du XII^e siècle, le Jeu de la feuillée (1276) puis le Jeu de Robin et Marion (1282) d'Adam le Bossu, les Jeux floraux institués en 1323, ..., autant qu'un mode de civilité et une activité qui va, en se spécifiant, devenir propre à une caste. Que l'on relise la littérature européenne - en tant que lieu de convergence et de brassage de sources beaucoup plus larges - des troubadours à la fin de la période baroque, par exemple du Cantar del mio Cid (1147) aux Pensées de Pascal, en

attachant une attention particulière à ces mouvements qu'il est convenu de regrouper sous le nom de Renaissance, et l'on saura que le "sport", "desport" ou "deporte"- le "jeu" et le "divertissement"- fut l'apanage de la noblesse. Il fut, très exactement, celui de tous ceux qui purent aspirer de fait ou de droit au mode de vie de cette caste ou de cet ordre, en échappant à l'ordre contemplatif dont relevait la prière, comme à celui de l'action finalisée vers la production dont relevait le travail.

Ainsi, la dimension ludique du "desport" participe d'une vision du monde qui constitue l'imaginaire d'une société, ce qui correspond à la vision cohérente ou cohérée que celle-ci a d'elle-même. Le terme trouve son accomplissement, autrement dit sa plénitude de sens, avec l'émergence du sujet européen lors de ce renversement qui a marqué la coupure avec le Moyen-Age et que l'on a appelé la Renaissance. A la ligne de partage entre travail et jeu se substitue celle entre l'usage et la jouissance - au sens juridique du terme - que chacun peut avoir de son corps. L'idéal médiéval du preux, encore empreint d'une vision antique de la vertu qui participerait de la virilité et de la force, est relayé par celui de la maîtrise de soi qu'il faut entendre autant comme idéal d'habileté que comme pouvoir d'échapper au rapport d'usage où le corps était aliéné en un moyen de production. Cela peut se résumer en une volonté d'accomplissement du sujet total. C'est de cette perception de soi que le desport tire sa dimension performante et gratuite qui a perduré comme composante du sport.

Reste à définir de façon plus précise le rapport qu'entretiennent le sport et le jeu. - l'origine, il semble que l'idée de desport ait allié la notion de compétition à celle de pari (qui apparaît de façon polysémique, voire contradictoire, soit comme une survivance de la nature originellement divinatoire du sport archaïque, soit au contraire comme une donnée idéologique contemporaine; comparer par exemple les trois ouvrages suivants : Allen Guttmann, *From ritual to record : the nature of modern Sport*, Columbia University Press, 1978; Henning Eichberg, *Der Weg des Sports in die industrielle Zivilisation*, Nomos, 1974, Michel Bouet, *Signification du sport*, PUF, 1968), alliant ainsi les déterminations de l'action et de l'aléatoire en une combinatoire.

Tandis que les règles du jeu se bornent à baliser l'ensemble des possibilités offertes pour atteindre un enjeu et se posent comme un ensemble de lois proscriptives, les règles du sport prescrivent le résultat à atteindre, les moyens pour y parvenir, le temps et le lieu et, en somme, une attitude et une

situation du corps posées aussi bien comme performantes que comme performances. De la dimension du pari, nous pouvons voir émerger une structure caractéristique du sport qui est celle du progrès à l'infini, non comme perfectibilité mais comme découverte à l'infini des possibles. Alors que les jeux de hasard reposent sur une distribution prédictive des possibles relevant de la certitude à long terme, le desport est la découverte que fait le sujet d'une indétermination du monde et, partant, de sa capacité inépuisable à créer un rapport adéquat et spontané à soi-même, à autrui et au monde. D'où une différence structurelle fondamentale qui veut que les règles du sport obéissent à une codification, posée au niveau d'une rationalité et qui fait l'unanimité des joueurs. L'une des conséquences paradoxales en fut que, par exemple, lorsque l'escrime atteignit son apogée au milieu du XVII^e siècle, elle se vida de tout contenu effectif pour donner lieu à une compétition technique, au point que l'on se battit parfois en duel comme on jouait à la panne, sans animosité ni conflit d'honneur, le combat tendant à la chorégraphie et son enjeu étant la seule virtuosité.

A la dimension ludique et subjective du sport s'ajoute une dimension que je qualifierais de trans-individuelle, c'est-à-dire qui vise à atteindre non seulement la structure d'une communauté, mais en plus la structure rituelle d'une communion. Le rapport entre subjectivité et trans-individualité n'est pas celui d'une subordination ou d'une substitution de l'une par l'autre, mais d'un entrelacement : la subjectivité joue y compris dans les sports collectifs, une équipe n'étant pas un agrégat ou une meute mais un groupe où chacun joue un rôle spécifique, l'identité collective résultant de la somme des identités individuelles; la performance individuelle ne trouve de sens que référée à un ensemble qui, nous le verrons, se révèle être en dernière instance le monde. Le sport manifeste une originalité essentielle. Aussi pouvons-nous parler, en-deçà de l'histoire, d'une archéologie, voire d'une préhistoire du sport.

Le sport participe de la sphère ludique. Fût-ce au sommet de la compétition, on continue à jouer au tennis, ainsi que d'ailleurs à la plupart des sports de balle, comme si, à la différence de l'équitation, de l'escrime, de la lutte ou de la course (qui pourraient bien n'être, à la base, que la reproduction mimétique de la guerre et de la chasse, à des fins d'entraînement autant que de rituel, les premiers étaient purement ludiques).

De ce point de vue, le sport est né avec l'homme. Si l'on suit les thèses posées par le grand historien

néerlandais Johan Huizinga dans son *Homo ludens* (1938), on pourrait même se demander, étant donné que les animaux jouent à des jeux physiques, ritualisés et organisés comme de véritables “matches”, si le sport ne serait pas antérieur à l’homme. Cette dimension animale du sport rentre d’ailleurs dans l’imaginaire d’un courant de pensée humain qui prendrait en charge une forme de nostalgie des origines, courant dont Friedrich Schiller, *Briefe über der ästhetische erziehung des Menschen* <Lettres sur l’éducation esthétique de l’homme> (1795), Jean Giraudoux, *Maximes sur le sport* (1928), ou Jean Prévost, *Plaisir des sports* (1976) représentent trois moments.

Aussi n’est-il pas étonnant de voir apparaître très dès l’aube de l’humanité des vestiges et des documents attestant l’existence de jeux physiques : si, vers 3500 avant notre ère, les peintures rupestres de Lascaux nous montrent des chasseurs, vers 2000, la tombe égyptienne de Khnoum Holer (XIIe dynastie) est ornée d’une peinture murale qui représente une admirable scène montrant quatre jeunes filles qui jouent à la balle. Cet archéo-sport prend donc sa source dans le sacré.

Pour reprendre la classification que propose Roger Caillois dans *Les jeux et les hommes* (1958), les jeux se répartissent suivant qu’ils ressortissent à l’âgon (compétition), à l’alea (hasard), à l’illinx (désir de vertige) ou au mimicry (faire-semblant). La notion de sport se trouve à baliser ces quatre catégories, ce qui ne va d’ailleurs pas de soi puisqu’elles s’opposent entre elles. L’archéo-sport participe des deux premières, de l’âgon et de l’alea, de la compétition et de la divination, sous des figures historiques qui vont des Jeux Pythiques dédiés à Apollon, lesquels eurent lieu à Delphes dès le VIIe siècle avant notre ère, à l’ordalie qui prit fin avec sa condamnation par le concile de Latran en 1215. Or le statut de l’alea et de l’illinx est assez particulier en ce qu’ils participent de l’inhumanité et d’une forme, très ritualisée pour l’alea et plus libre ou sauvage pour l’illinx, de la transgression.

Rechercher les oracles, le jugement du dieu ou de Dieu, en provoquant sa manifestation comme fin ultime du Jeu ou de la joute, revient à vouloir estomper ponctuellement et localement la frontière de l’humain et du divin dans la dimension de l’alea. C’est pourquoi, à partir de 512 avant notre ère, les Jeux Pythiques connurent un glissement de sens : ils commémorèrent la victoire de l’Apollon solaire sur le serpent Python, autrement dit la disparition d’une forme hostile de l’inhumanité, une victoire de l’ouranien solaire sur le chtonien tellurique en même temps que le mythe de fondation de Delphes

qui participe du politique. Il convient toutefois de rappeler la double nature - chtonienne et ouranienne d'Apollon, à la fois dieu musagète de l'harmonie et dieu archer relevant du thanatique.

Le statut de l'illinx est assez particulier : qu'il soit transe, hypnose, narcose ou tout autre forme d'extase, il participe de fait toujours de la non-humanité ou de l'inhumanité en tant qu'il est ekstase, état d'être hors de soi. S'il relève encore du jeu, c'est dans la stricte mesure où le jeu peut investir de plein pied le domaine de la transgression. Le vertige volontaire, en tant qu'il est une volonté de dépossession de soi, appartient au domaine du jeu : le carnaval, le déguisement, le transvestisme ou le bouffon, introduisent le vertige dans le pouvoir, la mort et le réel dont ils se jouent. Or le sport se pose comme un rituel marqué par la mesure au sens global du terme : l'espace y renvoie à une métrique, le temps à une chronologie, les participants et les conditions sont soumis à une exigence d'égalité, les performances sont scrupuleusement mesurées et - à l'exception du judo, ésotérisme où les (trois) ceintures sont les symboles de relais sur la voie intérieure qui mène vers la perfection, et sont définitivement acquises - les titres sont remis en cause afin que la mesure soit toujours exacte, le refus radical de cet état extatique que l'on appelle le dopage et l'exigence d'un comportement "fair play" qui est justement la condition de passage d'un "play" (jeu libre) à un "game" (jeu social réglementé).

Ce n'est pas un hasard si les Jeux Olympiques étaient présidés par Kronos (le Temps) et fondés par Héraclès qui a débarrassé la Terre des monstres, c'est-à-dire justement de l'inhumain duquel a triomphé cette frange ultime de l'humanité qu'est le surhumain incarné par le héros. Or, il se trouve qu'en dernière instance le sport a bel et bien récupéré la dimension de l'illinx par ce contre-modèle sportif, apparu dans les années 70, qu'est le mouvement "fun".

Issu d'une dissidence à l'égard du rituel sportif et de la valeur que constitue la mesure, il s'est articulé autour de la notion de "glisse" dans tous les espaces possibles : neigeux, aquatiques, asphaltés ou aériens. Avec pour mot d'ordre : "We are fun, only fun, and we like it", il représente une tentative pour frôler la mort par la pratique violente d'une représentation non morbide. Le happening se substitue à la compétition et l'enjeu devient avant tout la sensation nouvelle que l'on éprouve lorsque le corps plane ou se projette dans des situations extrêmes.

Si le benji - plus connu sous le nom de saut à l'élastique - a encore mauvaise presse, le kilomètre

lancé, autrement dit la plus haute vitesse possible en un minimum de temps avec deux skis sur une piste scientifiquement étudiée pour n'offrir aucune rupture, aucun accident, avec des conditions d'adhérence optimales - les cas échéant : 223 kilomètres à l'heure en dix secondes -, a figuré comme discipline de démonstration au programme des Jeux Olympiques de 1992. Si la récupération annule la dissidence, elle récupère avant tout ce que Jean-François Lyotard appelle la "logique du coup", en l'occurrence l'effet de surprise.

Voyons enfin le rapport qu'entretiennent le sport et le mimicry.

Au premier stade, il semble que ce soit à ce faire-semblant que puisse imputer le passage mimétique de l'activité guerrière ou cynégétique au sport, qui se traduit par un seuil de violence bien moindre : les sports de combat reposent sur l'usage d'armes plus ou moins neutralisées et sur la capacité de ne pas porter les coups. Je n'ignore pas que cette distinction ne fait pas l'unanimité : Norbert Elias, in Actes de la recherche en sciences sociales n° 6, 1979, prend l'exemple du pugilat dans lequel, selon lui, on étranglait son adversaire et on lui brisait les membres; selon moi, le pugilat consistait déjà - et simplement - à projeter trois fois son adversaire au sol, tout comme dans l'actuelle lutte gréco-romaine. Les sources d'Elias et les miennes sont pourtant à peu près les mêmes : Homère, l'Elide de Pausanias (vers 170) et l'Anacharsis de Lucien (vers 181); auxquels il faut absolument joindre ce très beau texte qu'est le Discours olympique, in l'Olympiade de Lysias (388 av. notre ère). Reste que si les accidents étaient fréquents, c'est surtout au Moyen-Age qu'ils vont culminer. Ainsi d'ailleurs qu'à l'époque moderne : en 1850, les combats de boxe atteignaient des records... de violence et pouvaient durer cent heures.

Lorsqu'en 1891, le marquis de Queensbury rend les gants obligatoires et limite les reprises à trois minutes, les hommes, délivrés de la hantise du knock-out autant que du risque de s'abîmer les mains, vont négliger toute stratégie de défense en transformant la boxe, sport de feinte, en un sport d'endurance : on va encaisser.

Ajoutons d'ailleurs qu'à souffrir moins on s'abîme plus. Le mimicry présente une seconde figure qui est cosmique, propre aux sports de balle, dès les origines, comme à l'escrime, à partir de la renaissance. Le jeu de l'épéiste comme celui du joueur de paume va se géométriser, mimant par le corps la certitude de l'absolue dépendance de l'univers au chiffre et à la figure. La balle était une planète et les joueurs des démiurges, le geste de l'escrimeur sera géométrisé selon un repère semblable à une

cosmographie et l'épée, comme la balle, un instrument d'arpentage semblable à l'astrolabe. On peut voir à ce sujet deux très beaux ouvrages de la renaissance : le *Traité contenant les secrets du premier livre de l'épée seule de Saint-Didier* (1573) et le *Trattato di scientia d'arme con un dialogo di filosofia d'Agrippa* (1553).

L'âgon a donc réussi à évincer l'alea, à intégrer l'illinx et à accéder au symbolique par le mimicry. Il faut toutefois rapprocher l'âgon de l'agonia, la compétition du combat des corps puis de l'âme, l'angoisse, qui a laissé sa trace avec ce dernier combat, mené par chacun, que l'on nomme l'agonie. Que l'on implore, que l'on invite ou que l'on appelle la divinité, qu'elle se manifeste ou que l'homme s'apaise de lui-même par la compétition et le triomphe, le sport semble définitivement marqué du sceau d'un combat contre l'angoisse.

III

Le sport et son éthique spécifique

1

L'astreinte et la liberté

Dans l'optique de notre réflexion, le rapport que nous venons de faire émerger sous l'angle du langage et de l'histoire est fondamental et essentiel à l'instauration d'une éthique. La ligne de partage classique entre le jeu et le travail, l'oïveté (*otium*) et le négoce (*negotium*), serait le moment de rupture entre l'astreinte d'un utile à court terme et la plage de liberté où l'homme pourrait viser autre chose que sa propre survie, que lui-même, c'est-à-dire un sens et un ordre du monde par lesquels il se retrouve lui-même en ce qu'il les retrouve en lui-même.

On tire plaisir à pratiquer un sport, cependant que l'on souffre. Comment comprendre cet étrange couple que constituent le plaisir et la douleur ? Sans doute en ce qu'il marque un nouveau rapport entre l'astreinte et la liberté, qui n'est plus polarisé vers l'aliénation mais la maîtrise. C'est parce que nous pouvons comprendre le partage entre *negotium* et *otium*. Le travail est fondamentalement marqué d'une inadéquation première de notre rapport au monde, par l'apparente primarité d'un état des choses auquel nous devons remédier. Notre corps est pris dans un rapport de contrainte, duquel nous aspirons à nous dégager pour revenir à un état tolérable. Autrement dit, il se présente originellement comme un état transitoire, comme une situation de besoin réclamant un assouvissement.

Si, dans une situation archaïque et mythique, le travail consistait en la survie face à un environnement parfois hostile duquel l'homme dépendait physiquement, la dépendance a rapidement pris des figures plus abstraites -

religieuses ou économiques -, liées à l'évolution d'un environnement devenu social et complexe, telles le servage, le troisième ordre chargé de subvenir aux besoins des deux autres, et de prendre en charge le péché originel, dans la cité de Dieu sur terre qui tendait à être la société féodale, ou la valeur d'échange liée à l'apparition d'une société marchande cosmopolite, issue de l'émergence du protestantisme, de l'apparition de la bourgeoisie sur la scène politique européenne, de la première révolution industrielle. Le sport, en revanche, se présente comme une plage de liberté en tant que l'effort se donne comme un acte de maîtrise de soi. La compétition avec autrui est avant tout une tension vers un point ultime que l'on peut atteindre, autrement dit la performance.

Le sport est en effet à la fois rituel et desport. Il allie la soumission à une règle, à une action qui libère l'homme de toute soumission en le transformant en acteur, en lui offrant la possibilité d'un dépassement de soi qui puisse être aussi une révélation de soi. Pour une vision du monde assez proche de celle des Grecs, le monde, la cité et l'individu entretiennent un rapport de microcosme à macrocosme et de macrocosme à cosmos, c'est-à-dire ordre. Dès lors, l'astreinte au travail, si elle répond à une exigence qui est celle de la production, si la survie peut s'anoblir en une action sur le monde, c'est uniquement pour une conscience éthique, c'est-à-dire une conscience qui opère dans la même visée un retour sur elle-même et par là accède à une totalité.

Un autre axe de réflexion s'entrelace au précédent. Le jeu est aussi le passage du réel au symbolique. Le sport fut le moment où l'activité physique eut une dimension abstraite, c'est-à-dire libérée de toute fin pratique. En tant qu'il participe de l'alea et de la mimicry, le sport accède au réel sous la forme d'un "faire comme si", autrement, projette de la manière à la fois spontanée, qui est celle du rapport que l'on a à son propre corps, et médiatisée du symbole le monde comme un chiffre dont la clé nous est livrée. Autrui, comme moi-même, est à la fois mon adversaire et mon partenaire dans cet arpentage de l'espace et du temps rituel, symbolique de l'espace-temps d'un cosmos. En même temps, ce combat réel dans la symbolique est la découverte globale et intuitive d'autrui, sans conflit puisque la rivalité est sursumée en une alliance. Le monde se révèle à nous comme un ordre et nous nous imposons à lui par une éthique.

Le sport codifie en difficulté ce qui se donne, dans la réalité, sous la forme imprévisible du danger.

2

Le réel et le symbolique

Sous les dimensions de la mimicry et de l'illinx, le risque échappe au hasard pour devenir une figure intégrante du monde. Si le combat a lieu, l'enjeu n'en est plus ma vie mais la performance qui s'inscrit dans le mouvement circulaire de l'apogée et du déclin des astres et des êtres. Autrement dit, la mort devient une mort cosmique, autrement dit la promesse faite ici bas d'une résurrection. L'homme tente d'accéder au surhomme, de faire montre de l'infinie maîtrise de soi incarnée dans le corps performant. Si l'on se souvient de la proposition de Spinoza : "Lorsque l'esprit se contemple lui-même, lui et sa puissance d'agir, il se réjouit, et ce d'autant plus qu'il s' imagine plus distinctement, lui et sa puissance d'agir.", sous laquelle nous avons pensé découvrir la source éthique du sport (cf. supra), on découvre la question fondamentale à laquelle le sport est une perpétuelle réponse : que peut un corps ?

Il peut se révéler la forme la plus originare d'accès au monde, puisque - sans que l'on puisse s'en rendre toujours compte - nous n'avons d'accès réel au monde que par ce monde propre constitué par notre corps propre. Le monde propre est un monde de sens et de signification, que nous nous constituons progressivement. Le sport fonctionne comme le lieu de coïncidence symbolique de notre monde propre et du cosmos. D'où sa structure de "fait social total" qui renvoie à cette totalisation, cet élargissement à soi et à la transcendance, où la transcendance s'ouvre l'individu autant que l'individu fusionne avec la transcendance.

Or, c'est dans la double dimension abstraite et globale du symbolique que peut se faire une éthique, le dévoilement d'une cohérence, c'est à dire d'une signification.

3

L'éthique la plus originare

Nous avons vu que le sport renvoie à la pratique sociale : les Jeux Pythiques fondent la civilité dans les consciences en appelant, en fêtant et en commémorant la constitution de Delphes, autant qu'à la contemplation; les sports participaient du religieux et le geste du sportif continue à constituer une cosmographie. Les trois ordres de la pratique, de la contemplation et du desport ont cependant chacun une dimension éthique propre.

La pratique constitue un mode d'accès au monde sur le mode de la transformation, autrement dit une action immanente sur le monde, visant à le rendre habitable, par l'exercice d'une maîtrise sur le réel. Il convient de rappeler le célèbre passage de la Phénoménologie de l'esprit de Hegel, connu sous le nom de la dialectique du maître et de l'esclave, où l'aliénation du corps servile se retourne en une

Ristampato per i tipi
delle Officine Grafiche Canessa
a Rapallo
nell'Ottobre del 1999

